

Rencontres Obliques de Belledonne

POUR UN IMAGINAIRE INSTITUANT

Hugues Bazin, janvier 2015

Table des matières

Avant-propos.....	1
« À quoi peut servir un Parc Régional Naturel ? »	2
Bénévole / technicien, amateur / professionnel, la gouvernance en recherche-action.....	3
Agent, acteur, auteur, chercheur, dépasser les postures pour mieux les réinvestir	3
Apprentissage collaboratif	4
Participer à un récit collectif	5
Espace Belledonne, interface entre tiers espace et développement territorial	5
La mobilité et le territoire, contrainte et créativité, le paysage comme acteur et cartographie	6
Les espaces du commun, moderniser la fonction patrimoniale	9
Résumé non exhaustif des propositions	11

Avant-propos

La rédaction de ce texte s'appuie sur les contributions des participants aux Rencontres Obliques de Belledonne qui ont été partagées sur une page Web d'écriture collaborative, première page nous l'espérons d'une histoire collective croisant la diversité des expériences et des points de vue. La configuration de ce parc régional naturel devrait représenter l'opportunité pour une nouvelle génération d'acteurs de s'approprier un processus commun. « Nouvelle génération » ne fait pas seulement référence à une classe d'âge, mais également une nouvelle manière pour tous d'être acteur citoyen dans ce rapport au territoire. Sans présager de la forme qui résultera d'un travail sur des matériaux communs, dans la phase que nous vivons de transition à la fois économique et démocratique, sociale et sociétale un projet de développement peut difficilement faire l'impasse sur les processus écosystémiques répondant au besoin de maîtriser nos espaces de vie (tiers espace, maîtrise d'usage, biens communs, récit collectif, cartographie sensible, formation-action, etc.).

« À quoi peut servir un Parc Régional Naturel ? »

Un parc régional naturel est-ce une institution ou un **imaginaire qui institue**, un dispositif supplémentaire qui s'ajoute à ceux existants ou un besoin de vivre autrement le rapport entre l'espace et le territoire ? Qu'est-ce qui libère l'imagination, qu'est-ce qui crée de l'espace, qu'est-ce qui provoque des croisements, qu'est-ce qui amène un cheminement ?

La façon de poser les questions oriente les réponses. Soit l'on définit de manière préétablie ce qu'est l'utilité d'un parc régional (et dans ce cas qui est légitime pour établir ces critères ?), soit l'on part concrètement de la manière dont les personnes parcourent le territoire, y habitent et/ou y travaillent selon **l'utilisation et la maîtrise qu'ils ont de cet espace**.

Dans la première définition le projet est structuré selon des champs disciplinaires en rapport à des secteurs d'activité (économie, transport, habitat, écologie, culture, etc.), dans le second il prend plutôt une **forme écosystémique** (diversité, interdépendance, mobilité, échanges, régulation).

Dans la première configuration le parc se dessine à travers ses limites (administratives, techniques, politiques, géographiques), dans le second il est défini par un **processus humain**.

Le premier dispositif apparaît certes plus rassurant puisque directement applicable suivant des normes préétablies, ce qui complique en revanche l'imagination d'un nouveau cadre en correspondance avec les évolutions sociales, surtout la division sectorielle des compétences montre ses limites lorsqu'il s'agit de travailler sur une complexité. Le second dispositif est d'apparence plus aléatoire, s'apparentant à un « bricolage », car soumis aux contingences des modes d'implication de chacun dans un contexte donné, mais cette souplesse offre la possibilité d'être mieux en phase avec les modes de vie et d'action, facilite l'inscription dans une **logique transdisciplinaire** dépassant le cloisonnement des connaissances.

C'est plutôt cette seconde configuration qu'adoptent les Rencontres Obliques de Belledonne, c'est-à-dire une **forme vivante** amenée à bouger, changer, se métamorphoser en fonction des rapports sociaux et environnementaux, des interactions avec un paysage, un patrimoine, des ressources communes (économiques, culturelles, naturelles, etc.).

Paradoxalement, les contraintes inhérentes à la physionomie du massif (division géographique des versants et des vallées) nous obligent à repenser et **dépasser la division sectorielle** des activités. « Il est apparu l'importance de l'« entre » (entre les personnes) comme un espace intentionnel qui relie, qui crée du mouvement, au-delà des distances et des obstacles physiques, et participe à fonder un espace commun hétérogène et lui-même rassembleur » (C. St Martin).

On peut concevoir dans ce sens les **rencontres obliques de Belledonne comme un laboratoire** de ce qu'il est possible d'engager comme autre type de relations sociales et d'implication socioprofessionnelle ; laboratoire qui pourrait ensuite être transposé sur le territoire et se traduire dans le milieu social par des situations collaboratives autour d'axes de travail.

Dans le sens de cette « coproduction citoyenne » que nous pourrions développer sur le territoire, il est important de poursuivre un **récit collectif de ce processus** qui pourrait contribuer dans un second temps à **l'écriture d'une charte**, comme texte de référence pour le futur parc régional, précisant notamment la **démarche éthique et méthodologique**.

Ce sont les éléments de ce cadre expérimental que nous allons maintenant préciser ci-dessous dans la perspective d'ouvrir cette démarche en 2015 aux différents acteurs du territoire.

Bénévole / technicien, amateur / professionnel, la gouvernance en recherche-action

« Être au plus près des gens qui font ce territoire, être une couveuse d'initiatives, être un acteur de la transition économique et démocratique » (Cathy Davoine) sont des intentions qu'il reste à traduire en termes de processus si nous voulons éviter une « nova langue » d'ingénierie de projet sans connexion avec la réalité.

La **participation citoyenne** à un programme ne peut pas être simplement de l'ordre de l'invocation ou de l'injonction. Le rapport bénévole – professionnel, citoyen – technicien est à réactualiser ou à réinventer, tout en respectant ces différentes formes d'implication, la répartition des compétences selon des corps de métiers ou secteurs d'activité est amenée dans une phase de transition à se recomposer autrement. Nous pouvons l'observer par exemple à travers le support associatif en mutation, ne serait-ce qu'en raison de la baisse des financements et la mise en concurrence dans une logique de marché.

Nous voyons que les notions de « participation des habitants », de « partage de connaissance » ne sont plus opératoires si nous ne questionnons pas en même temps les **modèles de gouvernance**. La question n'est plus alors de savoir comment le « public » ou les « habitants » peuvent être « participants ». La démarche de recherche-action nous invite à retourner la question sur nous-mêmes plutôt que la diriger vers l'autre, c'est-à-dire se poser la question « comment moi je participe » ?

Effectivement, c'est en **clarifiant sa propre posture d'implication** que d'autres peuvent se positionner et s'impliquer en situation dans un travail collaboratif. Quelques postures peuvent nous servir de référence, celles d'acteur, agent, auteur, chercheur. Nous adoptons tous par intermittence l'une ou l'autre de ses postures mêmes si nous ne les affirmons pas en tant que telles ou que nous ne nous définissons pas de cette façon. Si nous arrivons à mieux comprendre, où, quand et comment nous investissons telle ou telle posture, comment elles entrent en conflits ou en synergie, alors nous pouvons dépasser la question de la « participation », puisqu'il n'y a plus d'un côté des « intervenants » et de l'autre des « participants ».

Agent, acteur, auteur, chercheur, dépasser les postures pour mieux les réinvestir

À l'occasion des Rencontres Obliques de Belledonne, des participants sont amenés à se poser la question sur ce que peut être leur place dans un collectif, s'il faut des **compétences** particulières pour participer à ce type de programme. À travers ces interrogations est renvoyée la question de la **légitimité** pour inscrire une parole ou une action dans l'espace public.

« Comment être acteur dans un projet de territoire, quel savoir-faire, quel engagement, quelle légitimité, quelles compétences, qu'est-ce qu'on attend concrètement de moi de nous maintenant, » (Cécile Paret) ?

Dire « comment je participe » ou dire « en quoi suis-je compétant et légitime pour participer » revient à créer des formes collectives où nos postures ne sont pas « assignées », mais « libérée » permettant de renouveler nos modes d'implication.

Si nous voulons qu'élus, citoyens, professionnels et toutes les personnes concernées puissent concevoir une manière d'échanger, de réfléchir et de travailler ensemble cela ne peut se faire que si individuellement et collectivement nous aménageons un **espace-temps réflexif** où nous pouvons nous interroger sur notre posture et **faire un pas de côté** par rapport à notre champ d'activité ou d'appartenance habituel.

Quitte à investir une nouvelle configuration de travail collectif comme les Rencontres Obliques de Belledonne, autant tester de nouvelles postures dans nos relations socioprofessionnelles. C'est parce que l'habitant est aussi chercheur, que l'artiste est aussi praticien, que l' élu est aussi expérimentateur, que le chercheur est aussi acteur que dans ce décalage **s'ouvre un imaginaire, de nouvelles possibilités dans la manière de concevoir la réalité et agir sur elle.**

La **connaissance ne peut être séparée de l'action.** « Mettre en marche, donner de la confiance, fédérer, optimiser et entraîner d'autres mouvements » (Cathy Davoine) implique que les personnes sont convaincues d'être légitimes en tant qu'**acteur**, puissent s'automissionner en tant qu'**agent**, coréaliser en tant qu'**auteur**, élaborer une connaissance partagée en tant que **chercheur**, bref ce n'est possible que si chacun peut avoir une **prise sur le processus et le sens de sa production.**

Si l'on veut bien considérer l'espace Belledonne comme une forme d'expérimentation, comment alors concevoir notre façon de collaborer ? Si étymologiquement collaborer veut dire travailler ensemble, il ne s'agit pas simplement de partager un but commun, mais **créer une culture commune.** « Cela agit sur la confiance en soi qui permet la relation aux autres, l'innovation, le démarquage » (Cécile P.).

Négocier par exemple sa qualité d' « auteur », ce n'est pas simplement écrire, c'est pouvoir s'écrire en tant qu'acteur d'un changement qui devient également une référence pour les autres.

Apprentissage collaboratif

Il s'agit moins d'apporter une compétence spécifique que d'être dans un apprentissage collaboratif visant le **partage de connaissances.** Ces connaissances telles que nous avons commencé à les croiser en réunion sont à la fois nos parcours d'expérience, notre rapport sensible au territoire, l'expérience que nous tirons de nos pratiques.

Les dialogues avec les acteurs à partir de leur **parcours d'expérience**, et la manière d'investir leur espace de vie participent de ce que nous pourrions appeler des « enquêtes conscientisante ». Il en est de même pour l'**atelier de recherche-action** qui regroupe dans un même espace-temps ces cheminements individuels pour participer à l'élaboration de problématique collective et la prise de conscience de la possibilité d'être un **chercheur collectif.** On peut dire dans cette optique que les Rencontres Obliques de Belledonne constituent une expérimentation de cet apprentissage collaboratif.

Il s'agit donc de poursuivre en provoquant sur différents endroits du territoire des rencontres de ce type à partir de la même **démarche méthodologique** (récit d'expérience, atelier de recherche-action, écriture collaborative, etc.). Nous comprenons qu'il ne s'agit pas de **provoquer une étude** selon des problématiques définies ou nous retrouverions le découpage sectoriel qui empêche justement de penser la réalité autrement, mais bien de partir des pratiques et des usages sur le territoire, et assisté ainsi la formation de **nouveaux espaces d'élaboration de projets collaboratifs.**

Nous avons effectivement fait le constat qu'aujourd'hui nous ne pouvons plus raisonner en termes sectoriels, car cela aboutit à des réponses elles-mêmes découpées en termes de secteurs d'activité et de lieux dédiés. Si nous voulons véritablement participer à une recomposition des compétences selon les situations d'implication réelle des acteurs et faciliter ainsi une **expertise citoyenne**, il s'agit bien de permettre que ces configurations se reconstituent autour de nouveaux **espaces du commun.**

Une seconde étape pourrait être la constitution de groupes de **formation-action** selon des expérimentations plus sérieuses une fois que les problématiques et les espaces se seront décantés. Il s'agit d'un cycle de rencontre d'un groupe d'individus dans un aller-retour entre expérimentations de terrain et production de connaissance à partir de cette expérience amenant en fin de cycle à une **validation de**

compétences et de qualité d'expertise facilitant la reconnaissance des acteurs comme agent de développement de projets sur le territoire. Cela permettrait d'inclure des personnes sans formation, ou ayant des compétences non reconnues ou en changement de direction d'activité socioprofessionnelle en ayant tout particulièrement le souci d'inclure **les jeunes** qui sont souvent invoqués comme « moteur » des projets et « avenir » social, mais finalement ont rarement la possibilité de se retrouver en situation d'acteurs et coproducteur d'un processus.

Participer à un récit collectif

Il existe différentes façons de mettre en récit une expérience collective. Généralement, l'histoire que l'on apprend, et linéaire, ordonnées et reconstruites en fonction de la manière de concevoir l'histoire. Elle est souvent écrite de la place du pouvoir. L'histoire sociale du peuple, celle qui est rarement écrite, elle plutôt faite de surgissements, de brisures, de tension. Parce qu'écrite de manière non linéaire elle délégitime les acteurs populaires du pouvoir décrire leur propre histoire.

De même il existe donc deux manières d'écrire l'esprit Belledonne, une manière linéaire qui sera dans les rapports officiels d'évaluation ou sur les plaquettes publicitaires quadrichromies, une autre manière est de concevoir un « **guide culturel indigène** » qui nous invite à un autre cheminement sur le territoire à travers le regard de ses habitants. C'est l'exemple des **Greeters** (hôtes en anglais) qui est devenu un véritable tourisme culturel alternatif.

Ce type de projets ne s'inscrit pas dans un schéma classique d'ingénierie de projet. À l'instar des Rencontres Obliques de Belledonne, les acteurs s'automismissionnent sans être missionnés comme agent d'une structure, il n'y a pas de cadre préétabli qui porte les rencontres. Ce qui peut donner l'apparence d'un fonctionnement erratique, selon des liens entre les individus plus ou moins lâches ou serrés qui viennent sous différentes casquettes, motivations et avec différents modes d'implication.

Néanmoins, sans éluder les confrontations, les cassures, cette manière de fonctionner en situation correspondent le mieux à une vie sociale créative d'où peuvent émerger des propositions alternatives. C'est cette capacité de **mettre en récit cette histoire autre**, celle portée par les acteurs du territoire qui offrira le plus de matériau intéressant pour des dispositifs, leur validation et leur évaluation.

Il peut coexister différents modes d'écriture et ce récit collectif peut aussi être une **œuvre de fiction** qui est d'ailleurs peut-être aujourd'hui la meilleure façon de décrire la réalité, une itinérance de proche en proche. « Un livre de Belledonne qui circule, s'écrit en veillées au gré des villes et villages qu'il traverse avec une (des) histoire imaginaire » (Cécile Paret).

D'autre part, la mise en place d'une **plate-forme Web ressource** sous la forme d'un blog coopératif mettant à disposition différents documents dans un aller-retour avec des ateliers de recherche-action représente un support incontournable complétant le dispositif collaboratif.

Espace Belledonne, interface entre tiers espace et développement territorial

Parler d'espace, en l'occurrence de **tiers espace**, signifie que notre rapport au territoire ne se structure pas uniquement selon des logiques techniciennes qui ont tendance à rejeter l'humain en dehors de la sphère de production, mais dans un **rapport entre le sensible et l'intelligible**, entre ce que nous ressentons et ce que nous comprenons. C'est en cela que le corps en déambulation est tout autant une manière rationnelle d'appréhender le territoire physique que psychique.

« C'est extraordinaire de constater combien le corps fait toujours signe ! Je suis touché par le récit sensible lorsqu'il est en jeu dans l'espace, par son organisation consciente et inconsciente, par la composition instantanée d'une constellation d'individus dans une consigne quelle qu'elle soit. Il est possible d'établir un lien avec autrui sans nécessairement être physiquement proche les uns des autres ». (François Veyrunes).

Il existe donc différentes manières d'explorer et de prendre connaissance d'un territoire ainsi que de partager cette expérience, cette connaissance avec d'autres. C'est ce que nous pouvons entendre derrière les notions de paysages, cartographie, d'espace du commun. Ces **modes exploratoires expérientiels** pourraient devenir des supports pour les acteurs du territoire dans la co-construction projet commun

La mobilité et le territoire, contrainte et créativité, le paysage comme acteur et cartographie

Le **paysage** et une construction de la réalité. Il est une **représentation culturelle** dans la manière dont notre regard recompose les contraintes d'un massif en termes d'accessibilité, de mobilité dans une unité cohérente à l'instar d'une photographie qui ne semble n'être que des points discontinus lorsqu'on la regarde de trop près et qui prend avec le recul la forme d'un visage.

C'est aussi une **production sociale** qui oriente nos rapports au territoire à travers ses conflits de représentations, d'usages, d'appropriations, de légitimité, d'identité. Le paysage, c'est aussi la manière dont l'autre vous voit vivre.

Finalement, le paysage est un acteur patrimonial et ce que nous appelons « **esprit Belledonne** » est les formes que peut prendre cette tension entre les représentations culturelles et les rapports sociaux que suscite le paysage. « En tant qu'habitant, en tant qu'acteur, notre relation à Belledonne est multiple. Souvent initiée par les hasards de la vie, elle témoigne d'une expérience unique, sensible, la rencontre avec les gens d'ici, mais aussi physique, la perception du regard porté sur les cimes de Belledonne vues de Grenoble » (Cécile St Martin).

À l'inverse, la cartographie semble paraître comme une fonction objective dans la manière de se situer, de se déplacer et d'écrire le territoire, mais en fait, elle participe tout autant à une construction de la réalité. La manière de dessiner un territoire est tributaire pareillement de nos relations subjectives et des enjeux sociaux. La carte est une représentation simplifiée, sélective et codifiée d'espaces. Les critères retenus ne sont pas neutres puisqu'elle sert l'action politique. On relève des données qu'on représentera ensuite sous forme graphique (icônes, codes couleurs, styles). La carte comporte donc cette double dimension politique et esthétique. Elle modèle notre perception du monde environnant.

La cartographie est une manière de dire ce qui est important pour ceux qui veulent avoir un pouvoir sur l'espace, c'est donc rarement les populations qui dessinent les cartes, mais les dirigeants, même si le processus apparaît neutre sous le couvert d'un discours technicien. Georges Perec nous dit dans « Espèces d'espaces » qu'au départ avant que nous commençons à dessiner des traits sur des cartes pour qu'elle devienne des frontières, il n'y avait que des espaces. Les cartes sont interdépendantes des enjeux de pouvoir administratif, des enjeux d'exploitation économique, des enjeux identitaires, etc.

À l'instar d'un écrit collaboratif où nous ne voulons pas être écrits par les autres, nous pouvons imaginer des dispositifs de **cartes interactives et intersubjectives** où nous ne sommes pas dessinés par les autres, où les acteurs d'un territoire dressent la carte de leur activité. Si la carte fait l'usage du territoire, on peut également concevoir à l'inverse que **l'usage du territoire fasse la carte**.

Plusieurs cartes d'un même territoire peuvent ainsi coexister. À côté de la carte des lieux, la carte des routes, la carte des ressources, peut exister celle de notre cheminement ludique ou utilitaire qui nous amène à construire notre propre réseau qui se juxtapose ou recompose le réseau officiel comme le réseau routier par exemple qui n'a pas été conçu pour les nouvelles formes de **mobilité douce** en commençant par la marche.

« La **marche** pourrait à ce titre constituer un outil pertinent. Engagée et démocratique, elle pourrait autoriser un prolongement physique et géographique, de cette idée de mouvement. Et au-delà, elle pourrait être réfléchie collectivement comme un geste, avec ce qu'il pourrait contenir de signifiant (au-delà du langage verbal), d'adressé, de partageable » (Antoine Chopin). Ainsi, peuvent se dessiner d'autres cartes basées sur notre intersubjectivité, celles des espaces de rencontres, celles des espaces du commun ou de partage des ressources.

« Les couleurs se développent d'un bout à l'autre d'un espace dit « Belledonne ». Mais pour l'instant j'ai bien du mal à appréhender le dessin général. C'est pas mal : il y a du mouvement, de la couleur, des respirations, des blancs, du bruit et du silence, mais je ne vois pas encore ce que ça dessine. Pas besoin d'un dessin figuratif, mais j'aimerais une harmonie, une cohérence, un équilibre général. Il a été question de cartographie. Ça pourrait être ça, le dessin : la carte d'un territoire, mais qui ne ressemble à aucune autre carte. Je suis dans un coin de la carte, mais je ne vois pas ce qu'il y a à l'autre bout. Pourtant j'aime bien ce qui



m'entoure. Comment faire ? Comment faire pour connaître ce qui se passe dans l'autre angle du dessin ? Comment lier toutes ces couleurs ? Comment laisser suffisamment de blanc pour respirer, pour inventer, pour laisser entrer du nouveau, de l'inédit ? Si le dessin prend le nom de parc, comment permettre à chacun d'apporter sa touche de couleur, ou sa touche de silence ? Comment se sentir respecté, unique, écouté, et en même temps partie d'un tout lui aussi unique ? Et puis, tout simplement, comment ne pas avoir peur de l'innovant, du nouveau, de l'inconnu ? Essentiel : que personne ne puisse penser que le dessin s'est fait sans qu'il soit consulté, sans qu'il y ait sa place, sans qu'on ait répondu à ses questions. Ne pas avoir l'impression que ce sont les "autres" qui ont tout dessiné » (Anne T).

La cartographie générale officielle a tendance dans cet effort de globalisation à créer une sorte d'unification factice avec un discours et une vision normative qui ne correspond pas à la réalité. Une autre approche serait de concevoir des îlots comme ces villages qui s'accrochent aux pentes et qui sont autant d'unités de vie qui fonctionnent de lien en lien, de village en village, de vallée en vallée sans que nécessairement s'impose une continuité d'autant plus que le massif de Belledonne se caractérise par sa coupure frontalière entre les vallées et les départements. S'il y a **entité commune**, ce n'est pas par une cartographie imposée qu'elle se créera, mais par **la prise de conscience dans ce cheminement dans une manière de construire un rapport au paysage, à l'espace, aux autres**. Ainsi, peut se dessiner une carte alternative, se l'approprier sans qu'un méta discours vienne chapeauter et clôturer la manière de concevoir le territoire.

« En effet, le territoire pourrait aussi être saisi à travers son « vécu » (témoignages d'expériences de vies, marches, défis sportifs, découvertes de savoirs faire, agence de voyages intra-Belledonne...). Ainsi, d'autres éléments entreraient en compte et pourraient contribuer à caractériser le massif à travers ses espaces de liaisons » (C. St Martin).

En même temps que s'opère un nouveau balisage de sentiers physique par les habitants comme mode exploratoire du territoire et manière de recomposer une unité, nous comprenons donc que s'opère aussi un **balisage mental et social comme la cartographie d'espaces du commun** que nous évoquons un peu plus loin.

En effet, nous connaissons déjà la cartographie des acteurs publics celle des institutions et des collectivités territoriales. Il y a aussi la cartographie des acteurs privés, notamment économiques des entreprises. Il est intéressant de replacer tous les protagonistes sur la carte du territoire, en remarquant qu'il existe rarement la **cartographie de la société civile**, celle des « **acteurs autonomes** » dans un imaginaire instituant et qui participent justement entre les biens privés et les biens publics à la constitution de ces **biens communs**.

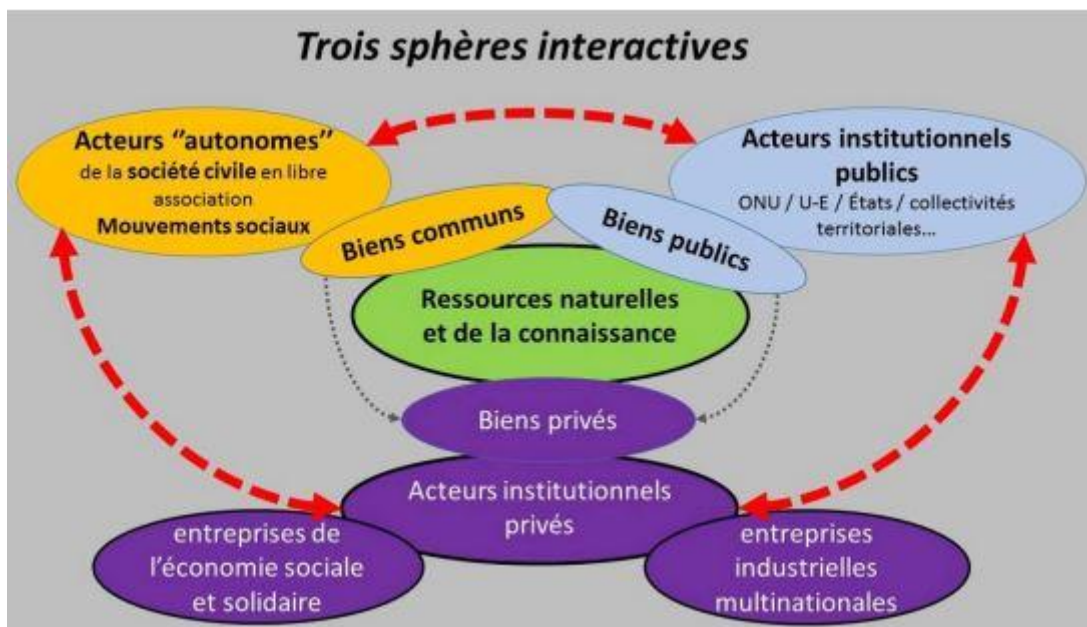


Schéma proposé par Pierre Thomé, « Le bien commun ou biens communs ? », 2014

« Les associations sont une richesse sur notre territoire. Mais il me semble qu'il y a souvent une sorte de hiatus entre les associations (surtout les « petites ») et l'institutionnel. Une énergie forte, des bonnes volontés, des idées / une difficulté à communiquer avec le politique / des difficultés à utiliser les

opportunités (subventions, appels à projets ...). Il faudrait que le parc permette à ces « petits » acteurs de mener à bien leurs idées, dans le respect du dessin général. L'idée du réseau est un bon crayon pour dessiner la carte, et croiser les réseaux enrichit le dessin. J'entends toujours parler de mouvement de la montagne vers la vallée pour aller travailler, ou consommer – et de mouvement de la vallée vers la montagne pour profiter des bienfaits des hauteurs. Moi je reste en haut parce que mon travail me le permet et j'aime ça. Il y en a sûrement qui aimeraient en faire autant. Développer des réseaux de travail, de vie professionnelle dans nos montagnes (Anne T) ».

Nous voyons qu'il est intéressant de juxtaposer plusieurs cartes qui ne s'opposent pas, mais constituent autant de **couches de notre expérience du territoire** et de ses relations sociales comme une perception non pas à plat comme une carte classique, mais en volume à plusieurs dimensions. Les **outils numériques et informatiques** seraient à s'approprier, car ils permettent aujourd'hui d'autant mieux pour l'utilisateur de créer son propre cheminement entre ses différentes couches et ainsi de percevoir différentes réalités du territoire, concevoir sa propre méthodologie de travail, son propre dispositif opérationnel à travers la mise en connexion des différentes compétences et ressources répertoriées sur le territoire.

Cette cartographie telle que nous pourrions envisager participerait à un **outil diagnostique** en dessinant une autre géographie des ressources humaines que celles déjà recensées dans les états des lieux et les audits qui n'observent que ce qu'on voit déjà et nous apprend que ce que nous connaissons déjà. En cela l'Espace Belledonne peut être autre chose qu'un accompagnateur d'**aide aux projets**, il peut **redéfinir la manière dont s'élaborent les projets et leur économie**.

Les espaces du commun, moderniser la fonction patrimoniale

L'identité d'un territoire peut se concevoir à la fois comme **identité racine et une identité relation**.

L'identité racine va puiser dans le terroir l'appartenance à une tradition alors que l'identité relation nous dit que l'origine se construit toujours devant nous dans les capacités à construire de nouveaux liens sociaux.

C'est la **fonction patrimoniale** de lier ces deux formes d'identité pour que le territoire ne soit pas simplement identifié à de vieilles pierres, un folklore, un paysage de carte postale, mais promeut le vivant dans la manière dont les nouvelles générations s'approprient des ressources communes. C'est ainsi que les **espaces du commun** peuvent représenter aujourd'hui le nouveau référentiel quant à la spécificité de tel ou tel territoire. Cela a aussi des conséquences en termes économiques puisqu'on ne considère pas le territoire comme une zone délaissée qu'il faudrait irriguer à travers des projets venant du haut. Un **tiers paysage** dont les fonctions sont non attribuées à l'avance, s'élabore grâce à l'apport d'une **diversité**. Le principe de diversité est une manière de dépasser l'opposition habituelle entre les habitants historiques, les « anciens » et les nouveaux arrivants, les « néoruraux ». Cet espace d'une co-construction, participe plus d'une **communauté de destin** que d'une communauté d'appartenance. C'est effectivement dans la capacité d'être **terre d'accueil** par le croisement entre générations, par l'apport de nouveaux arrivants, d'étrangers de passage, de touristes actifs, d'explorateurs entreprenant que s'exerce le mieux cette fonction patrimoniale autour de valeurs communes.

« Ce qui fait l'identité d'un territoire c'est aussi son histoire, celle-ci est perceptible à travers son patrimoine, ses manières de bâtir, d'habiter, ses savoir-faire, ses pratiques (culinaires par exemple), le lien particulier qu'entretient l'homme avec son milieu, la transmission orale, les écosystèmes et les micro territoires (sidérurgie d'Alleverd notamment), la mobilité des hommes au sein du territoire (lien étroit entre le balcon et la vallée d'un point de vue économique notamment). Et puis bien sûr ce sont les hommes et les femmes, anonymes ou connus et reconnus, qui par leur action ou leur geste, tirent profit des potentialités offertes localement, et participent ainsi à la construction d'une identité. » (S. Vincent).

Le patrimoine ne se résume donc pas à une fonction **identitaire**, mais également de **transmission** et de **transformation** où s'expriment une subjectivité et un imaginaire. Les espaces du commun peuvent se concevoir comme des lieux regroupant ces trois fonctions, mais qui ne sont pas assignées à des lieux dédiés à l'instar des musées comme lieu patrimonial. Ce sont des lieux où s'exerce toujours un **travail de la culture** sachant que la fonction culturelle est transversale à l'ensemble des autres dimensions sans qu'un lieu dédié comme « lieu culturel » soit nécessaire. Ainsi une friche industrielle qui se transforme en friche culturelle tout en s'appropriant ce patrimoine collectif renvoie à une fonction **créative**.

L'importance est toujours de faire « **écosystème** », c'est-à-dire accueillir une diversité, constituer un espace d'échange et de régulation sociale et économique tout en répondant aux besoins fondamentaux. C'est tout cela qui fait culture. On peut alors concevoir la **dimension artistique** non pas comme une forme chapeautant ou légitimant un travail de la culture, mais comme la possibilité de créer en décalage un espace où ce travail est possible.

« Le *mouvement* est d'abord intellectuel ou sensible, c'est l'expérience que nous partageons. Il peut être encouragé par des formats de rencontres et de travail singuliers/alternatifs, dans l'esprit de ceux que nous avons commencé à expérimenter. Dépasser les cadres établis et les postures, tel est l'enjeu. L'artiste peut sans doute y trouver une place roborative » (Antoine Chopin).

Ces **biens du commun** peuvent se concevoir comme des ressources résistant à la marchandisation parce qu'indispensables à la survie. L'eau ou la forêt appartient à ces biens du commun qu'il s'agit de gérer autrement que d'une manière commerciale, c'est un des enjeux écologiques actuels qui n'est pas sans créer comme nous le savons des zones conflictuelles, car interrogeant les conceptions de gouvernance et sa manière de gérer les biens du commun. Cela ne concerne pas uniquement les ressources naturelles, un habitat accessible et modulable comme un accès à la culture et à la connaissance peuvent également être considérés comme des **ressources fondamentales non marchandisables** au service d'un **écodéveloppement porté par un circuit court économique** (exemple des monnaies locales), etc.

Fondamentalement, le paradigme des « communs » affirme que nous sommes capables et que nous devrions pouvoir déterminer nos propres conditions de vie. Nous devrions avoir l'autorité d'identifier et de résoudre les problèmes, de négocier avec les autres, d'inventer nos propres solutions, et pouvoir compter sur une gouvernance légitime et réactive.

L'apparition d'un réseau de **tiers lieux** est symptomatique de ce besoin de se réapproprier une démarche collective. Ces tiers lieux ont la particularité de se positionner entre l'État et le marché. Ils peuvent très bien s'implanter en zone urbaine comme en zone rurale. Ce sont donc des lieux de recomposition d'un travail collaboratif (appelé également « co-working ») selon des logiques situationnelles ou des acteurs individuels ou collectifs se regroupent autour d'intentions, de problématiques, de projets. Il ne s'agit pas simplement de mutualiser des outils et des moyens, mais également d'ouvrir des espaces imaginatifs où l'on peut concevoir une **autre manière de travailler ensemble**.

Ces tiers lieux sont une déclinaison possible de ces espaces du commun. Il en existe sûrement déjà sur le territoire sans que ces lieux soient identifiés ou reconnus comme tels. Cela peut être l'intérêt d'une étude et d'un travail cartographique de dresser cette nouvelle géographie des ressources humaines et sociales.

À travers des rencontres, des entretiens, des espaces collectifs de concertation, il s'agit aussi de contribuer à cette **prise de conscience d'une capacité d'expertise à partir de la maîtrise d'usage de ces espaces**. Ce n'est pas l'appellation « tiers lieu » qui constitue la démarche, mais la manière de pratiquer cet espace et la connaissance qu'on en retire. Cette forme d'**étude de terrain** pourrait nourrir un **apprentissage collaboratif** et révélera peut-être la nécessité d'ouvrir de nouveaux espaces.

Résumé non exhaustif des propositions

Toutes ces propositions ont pour point commun de considérer la participation comme espaces de co-construction dont les Rencontres Obliques de Belledonne constituent une préconfiguration.

- Ouvrir un **support collaboratif** permettant d'écrire en continu un **récit collectif** de l'histoire de l'espace Belledonne, respectant la diversité et les discontinuités des expériences et du rapport au territoire. Ce support pourrait s'enrichir d'une base documentaire offrant des outils méthodologiques réappropriables par tous.
- Concevoir à travers le regard de ses habitants un « **guide culturel indigène** » entre cheminement sur le territoire, atelier d'écriture et valorisation d'un patrimoine vivant, offrant les bases d'un tourisme culturel impliqué sur le territoire.
- Construire une **cartographie** dessinant une autre géographie, celle des biens du commun, d'une mobilité douce et autres manières d'appréhender le territoire à travers un mode déambulatoire et de rencontres. De plus, des programmes collaboratifs comme « Open Street Map » proposent à tout citoyen d'établir et d'affiner des cartes libres via le web (<http://www.openstreetmap.org>)
- Définir et préciser par une **étude de terrain** (entretiens, déambulation exploratoire, atelier de recherche-action) les fonctions patrimoniales (identité, transmission, transformation) du parc régional autour **d'espaces du commun** de type « tiers-lieux ».
- Engager un cycle de **formation-action** permettant de valider, valoriser, légitimer les parcours expérientiels et les compétences des acteurs du territoire en fonction de leur mode d'implication dans le projet du parc régional indépendamment de leur appartenance socioprofessionnelle et sectorielle (bénévoles, professionnels, techniciens, praticiens, militant, etc.)